

*Mare nostrum*

Robert Mélançon

Volume 23, numéro 6 (138), novembre–décembre 1981

Haïr la France?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60326ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mélançon, R. (1981). *Mare nostrum*. *Liberté*, 23(6), 57–64.

## *Mare Nostrum*

ROBERT MÉLANÇON

Il faudrait croire que l'Atlantique ressemblerait au Léthé en cela que ses eaux auraient procuré l'oubli aux Européens qui les ont traversées vers l'Amérique. Ils y seraient arrivés comme aux premiers jours du monde. De là notre prétendu primitivisme, à nous Américains, notre solitude, et la dure nécessité (ou, c'est tout un, l'exaltante tâche) de tout réinventer, de recommencer le monde à neuf, d'être précisément des hommes nouveaux dans un monde nouveau. C'est un de nos thèmes rhétoriques préférés : il se prête à des développements émus, il nous permet de nous sentir vaguement désolés, marqués par le destin, en même temps que jeunes, pleins de vigueur et de sain tellurisme — de toutes façons intéressants. On en trouverait, de la Terre de Feu à l'Alaska, des centaines de variantes, en anglais, en espagnol, en français, en portugais. Je ne citerai que la version classique qu'en a donnée ici Anne Hébert :

Notre pays est à l'âge des premiers jours du monde. La vie ici est à découvrir et à nommer ; ce visage obscur que nous avons, ce cœur silencieux qui est le nôtre, tous ces paysages d'avant l'homme, qui attendent d'être habités et possédés par nous, et cette parole confuse qui s'ébauche dans la nuit, tout cela appelle le jour et la lumière.

Nous autres Québécois, nous avons ajouté à ce thème le motif supplémentaire de « l'abandon par la France », ce qui nous porte à privilégier un ton doloriste. En cela notre élégie nationale ne s'embarrasse pas de contradictions : nous aurions été « abandonnés » par une vieille Europe qui de toutes manières ne nous concernait censément plus, dont les eaux lustrales de l'Atlantique nous avaient supposément purifiés — de quoi nous plaignons-nous au juste ? Nous laissons généralement aux autres Américains les discours emportés sur la « *land of opportunity* », les vastes espaces, les forêts infinies, le vertige de la prairie ou de la pampa ; nous sommes des Américains de paroisse, nous nous sentons plus à l'aise dans le village. Quoi qu'il en soit, sur un ton pleurnichard ou enthousiaste, c'est toujours le même pléonasme : le Nouveau Monde est un monde nouveau, et en cela qu'il est nouveau il s'oppose absolument à l'Europe aux vieux parapets.

Je tiens ce thème pour une fiction flatteuse destinée à nous donner du relief à peu de frais. Le soi-disant constat de Miron sur « notre pauvreté natale » cache, me semble-t-il, une revendication frileuse du simple, un refus qui ne va pas sans pose : une manière d'attirer l'attention. Nous en avons d'ailleurs fait un fameux marketing de cette « pauvreté » mise en chansons, romans, poèmes, au point de nous convaincre de sa réalité, d'y trouver notre trait fondamental, d'en faire, par un curieux et prévisible retournement, une paradoxale richesse. On retracerait sans peine dans la culture québécoise actuelle une recherche assez répandue du petit, une apologie du minable (que nous appelons, de façon révélatrice, « l'ordinaire »), la médiocrité signant pour nous de façon infaillible

l'authenticité. C'est notre version par le petit du mythe américain, une façon absurde, néanmoins efficace, de prétendre nous aussi à la rupture avec l'Europe. Une manière aussi de nous démarquer des Américains (entendez cette fois Américains des USA) identifiés à la puissance, à la richesse, au nombre.

Je veux bien que nous autres Québécois ne soyons pas Français, ni Américains (entendez toujours Américains des USA, parce qu'en un sens plus large nous sommes, nous aussi, des Américains). Comme il ne vient à personne l'idée d'ajouter que nous ne sommes pas non plus Coréens, Malgaches, ni Bulgares, je suppose que ces deux négations privilégiées disent en fait, assez maladroitement et sur ce mode privatif dont nous abusons, d'évidentes parentés. Quoi qu'il en soit, puisqu'il faut, semble-t-il, ânonner des platitudes, je veux bien redire à mon tour qu'un Québécois n'est pas un Français. Or, qu'y a-t-il à tirer de cette intéressante définition ? D'obscurres, de drôlatiques souffrances ? Paul Morin disait « ne plus pouvoir sentir les noms stupéfiants d'Ancienne-Lorette, de Gaduamgoushout et d'Ashuapmouchouan », auxquels il opposait « la brusque et fantasque harmonie de Locmariaquer et de Romorantin ». Une fierté absurde, dérisoire, sans objet ? Léandre Bergeron prétend que la langue française, supposément morte d'académisme en France, ne trouve sa vitalité aujourd'hui que dans une soi-disant « langue québécoise », qu'il invente à coup de transcriptions phonétiques approximatives et de définitions inédites. Je ne sais. Mais je sais qu'on ne peut en inférer que la littérature française ne nous appartient pas tout entière et de plein droit, par l'usage congénital du français. Je lis Baudelaire, Proust, Ra-

cine (oui : Racine) : j'y retrouve la respiration de ma langue natale, que je reconnais immédiatement, à quoi rien ni personne ne fera que je me sente étranger. J'en dirais autant de Flaubert, de Diderot, de Michel Butor, de Malherbe, de Rabelais. Autant de Verhaeren, de Ramuz, de Jacques Roumain. Autant que de Paul-Marie Lapointe, de Gabrielle Roy, de François-Xavier Garneau. C'est toujours la littérature française, la mienne, celle qui s'écrit dans ma langue.

Il existe certes entre ce qui s'écrit aujourd'hui en France et au Québec des différences que chacun sait. Le contexte social et politique, le public, l'édition, les us et coutumes, l'atmosphère culturelle séparent la France et le Québec. Je n'ai pas plus que quiconque l'intention de le nier. Mais je tiens ces différences pour négligeables dans l'ordre littéraire en regard des liens que noue le partage d'une même langue et d'une même tradition littéraire. Je m'attarderai un peu à la poésie, parce qu'elle me touche particulièrement aussi bien à titre de lecteur qu'à titre d'écrivain, et aussi parce que c'est encore à partir de la poésie qu'on peut élaborer la défense et illustration la plus convaincante de la littérature québécoise. À lire parallèlement des œuvres de Garneau, d'Anne Hébert, de Fernand Ouellette, de Gaston Miron, de Paul-Marie Lapointe, d'une part, et d'Yves Bonnefoy, de Jacques Dupin, de Michel Deguy, de Jacques Roubaud, de Marcelin Pleynet, d'autre part, on distinguera aisément deux domaines poétiques assez caractérisés pour qu'on les croie relativement autonomes. Mais qu'on les compare à des poètes de langue anglaise, Anglais ou Américain, disons John Ashbery, Louis Zukofsky, Philip Larkin, Charles Tomlinson, on verra aussitôt se reformer l'unité de littératures

définies par les possibilités de leurs langues et de leurs traditions littéraires. Être écrivain, c'est entre autres savoir qu'on n'écrit pas de la même manière, ni la même chose, en français, en anglais ou en espagnol, qu'on ne continue et ne contredit pas les mêmes classiques. Même le rapport à la tradition diffère sensiblement d'un domaine linguistique-littéraire à l'autre. La continuité est beaucoup plus accusée dans les littératures anglo-saxonnes, y compris l'américaine, que dans les littératures françaises où la modernité a pris plus nettement la forme d'une rupture avec le passé. Y compris pour les Français : aucun poète antérieur à Baudelaire n'a de présence véritable dans la poésie française d'aujourd'hui ; par contre, Donne, les poètes métaphysiques, Coleridge, pour ne rien dire de Shakespeare, restent des références vivantes dans la poésie anglaise, de part et d'autre de l'Atlantique.

Je soutiens qu'un écrivain québécois, parce qu'il écrit en français, partage l'essentiel avec les écrivains français ses contemporains : la langue, la tradition littéraire, et des rapports étonnamment similaires de rupture et de continuité avec cette tradition. À quelques nuances près, qu'on sait bien. Nous sommes, écrivains québécois, à la fois plus timides et plus agressifs envers la langue que les écrivains français. De même nous vénérons la tradition plus qu'ils ne le font — témoins les hommages répétés de Fernand Ouellette à Jouve, le culte d'Hugo chez Victor-Lévy Beaulieu, la formidable figure de Balzac dans *Prochain épisode* . . . — au point de souvent finir par trouver ensuite cette tradition écrasante et de chercher à échapper brusquement à son emprise, à n'importe quel prix, par une barbarie cultivée, en thésaurisant

l'ignorance. Cette façon de nous jeter aux extrêmes dit notre fascination, et l'immense pouvoir qu'exercent sur nous cette langue et cette tradition littéraire envers lesquelles nous avons trop facilement l'illusion d'être quittes. On me permettra donc de ne voir qu'un topos facilement pathétique dans notre prétendue « pauvreté natale » : l'usage natal du français nous donne l'une des plus riches littératures, et l'une des plus vivantes.

Nous pourrions, il est vrai, considérer que cette richesse est trop lourde à porter. Octave Crémazie le crut, ce jour de janvier 1867, lorsqu'il écrivit à l'abbé Casgrain que « ce qui manque au Canada, c'est d'avoir une langue à lui ». Je n'en crois rien. Crémazie s'illusionnait fort, me semble-t-il, en s'imaginant que « si nous parlions huron ou iroquois », et pour cette seule raison (le texte de sa lettre est sans équivoque à cet égard), « les travaux de nos écrivains attireraient l'attention du Vieux Monde ». Je doute qu'*Angéline de Montbrun, la Légende d'un peuple* ou *la Terre paternelle* eussent trouvé des traducteurs bénévoles, ni plus de lecteurs hurons ou iroquois qu'ils n'en ont trouvé de français. Je tiens plutôt pour notre chance la plus grande que la littérature française nous appartienne sans que nous appartenions à la France. Nous pouvons ainsi échapper au provincialisme hexagonal, ne pas prendre, par exemple, Patrick Modiano, André Pieyre de Mandiargues ou Julien Gracq, estimables valeurs locales dont j'aime à l'occasion le charme prévisible, pour de grands écrivains — nous ne manquons pas, après tout, de valeurs locales de notre cru. C'est que nous nous situons à la fois dans et hors de la tradition française. Dans par la langue et tout ce

que la langue apporte et impose quand on écrit. Hors par l'histoire, la sociologie, le tissu même de la vie quotidienne, ce que chacun peut nommer : le climat, le paysage, l'horaire des journées, l'heure à laquelle nous mangeons, ce que nous mangeons, les vêtements que nous portons, les voitures (même une Renault 5, c'est le plus souvent ici « le car », comme dans le Massachusetts), les villes, les villages, tout ce qui va de soi chaque jour, qu'on ne remarque pas pour cette raison, qui imprègne toute la vie. Nous pouvons nous sentir libres, plus libres peut-être que les écrivains français, d'innover grâce à cette situation oblique : assez près pour prendre et utiliser tout ce que la tradition littéraire française nous propose, en même temps qu'assez loin pour ne pas nous en sentir prisonniers. M'en est témoin Paul-Marie Lapointe, en qui je tiens à saluer ici l'un des plus grands poètes français de sa génération. Ils ne le savent sans doute pas encore dans l'Hexagone. Mais ils y viendront à leur heure, tôt ou tard, comme les Britanniques ont fini par arriver à Whitman et à Emily Dickinson.

Nous pourrions bien sûr nous donner le ridicule de vouloir devenir des Hurons de pacotille et entreprendre de faire ici, comme nous le proposa Mgr Camille Roy du temps qu'il n'était qu'abbé, « une littérature qui soit à nous et pour nous ». Mais c'est une idée récente, une idée romantique, que les œuvres littéraires seraient l'émanation d'un peuple, dont elles exprimeraient les traits distinctifs. Elle tint naguère d'une vague mystique, avant de tourner à une démagogie bonne à peine désormais pour les manuels d'histoire littéraire subventionnés, les assemblées élec-

torales et les livres blancs du Dr Camille Laurin. Quoi qu'il en soit, c'est une idée étrangère, une idée européenne. Et je compte bien que les nationalistes québécois aussi bien que ceux qui en tiennent pour une américanité exclusive et ombrageuse achèveront de la discréditer mieux que je ne saurais le faire.